

01

Ma chère **George Sand**

Ma chère **George,**

Depuis que tu reposes en ton jardin de **Nohant**, entourée des tiens pour l'éternité, tu peux enfin goûter le repos de l'esprit et du cœur, qui, l'un comme l'autre, n'ont cessé d'aiguillonner ta vie. C'est là, dans ce petit coin de verdure, que tu as passé tes plus belles années, caché tes peines, écrit sans répit, reçu tes amis, festoyé sans trêve, aimé passionnément. C'est là encore que, née Aman-tine-Aurore-Lucile Dupin le 1er juillet 1804 à Paris, tu trouveras les racines de ton engagement littéraire en faisant tien le nom de **George Sand, celui qui te fera définitivement écrivaine.**

« George est synonyme de Berrichon », lanceras-tu comme une évidence, rendant hommage à ce pays du Berry qui t'a adoptée. Femme de lettres, femme politique, femme libre surtout, tu as su, comme personne, t'émanciper des contingences bourgeoises et des mœurs de ton époque. Toutes ces entraves dont tu sauras faire fi dans ta marche en avant.

Pourtant, rien ne te fut jamais donné d'emblée. Dans tes veines, coule un sang royal dont ta grand-mère paternelle, Marie-Aurore de Saxe, est la dépositaire. Mais à cet héritage venu de Pologne

« Chagrin d'enfant et rosée du matin n'ont pas de durée. »

— François Le Champi

s'adjoint celui d'un simple maître oiselier français, grand-père maternel. **Un grand écart social** qui jette les bases de ton entrée dans le monde en ce début de XIX^e siècle. Un monde survolté qui te ressemble et se cherche entre empire, monarchie et république. Très vite, trop vite, tu es confrontée à ce double patrimoine, tirillée entre une grand-mère aristocratique et une mère fille du peuple. Ton père, qui t'aimait tant, meurt alors que tu n'as que quatre ans et te laisse aux bons soins de ces deux femmes qui se détestent cordialement. Chacune veut te modeler à son image, te met en garde contre l'autre. Commence alors une période difficile où tu fais l'objet de chamailleries quotidiennes, dans le décor pourtant bienveillant du domaine de Nohant que tu découvres sous de bien tristes auspices. Ta grand-mère, au bénéfice de l'âge, du prestige et de l'argent, fait entendre raison à ta mère qui finit par faire sa malle pour rejoindre Paris... sans toi.

C'est seule — Marie-Aurore de Saxe, malade, gardant le plus souvent sa chambre — que tu fais tes premiers apprentissages. Entre éducation classique, où les cours et le piano rythment tes journées, et courses à travers les bois, tu maries l'élégance austère de pensées vertueuses aux rires libérés des petits paysans qui partagent tes jeux. Avec eux, tu apprends la vie des champs, les ca-

chettes des sorcières, la danse des feux follets, la peur de la grande bête de la Vallée Noire. Quant au catéchisme qu'on t'enseigne, il ne peut suffire à tes aspirations qui sont immenses. Pour remplir ce vide de sens, tu inventes alors ta propre religion dont la divinité est **Corambé**. Un être imaginaire, sage et généreux, auquel tu dresses un autel secret et que tu n'hésites pas à vêtir en femme pour combler tes frustrations. Un ami, une sœur, une mère dont la présence intime permet à ton cœur de trouver un asile où se réfugier les jours de doutes et de larmes. Déjà, à l'abri de ton enfance, tu transgresses les lois du genre en inventant un confident sans sexe.

Mais l'adolescence arrive et même Corambé ne peut venir à bout de tes envies de ruer dans l'ordre trop strict établi par ta grand-mère. Celle-ci, dépassée par ton caractère impétueux, refusant de te rendre à ta mère, décide pour toi. **Ce sera le couvent...**



La petite Aurore sous le clavecin de sa grand-mère

Sauvage

— C'est fini ?
La jeune Aurore se tortille sur sa chaise. Le soleil se faufile par la fenêtre, vient caresser ses mains impatientes. Cela fait trop longtemps qu'elle est cloîtrée dans cette pièce, à réviser ses mathématiques.

— Presque, lui répond son précepteur.

Jean-François Deschartres n'est pas un maître facile. Avant elle, il a éduqué son père et il sait comment se faire obéir. Pourtant, la petite fille ne le déteste pas, car malgré sa sévérité dont il use et abuse, il lui prodigue aussi un enseignement ouvert et décalé, n'hésitant pas à l'habiller en garçon pour s'amuser au jardin. D'ailleurs, dès le dernier exercice corrigé, Aurore file dans sa chambre, glisse ses jambes dans un pantalon, enfile une redingote noire, coiffe sa casquette et se précipite à l'extérieur. Là, déguisée en garçonnet,

à la lumière de l'été qui éclaire les grands arbres du parc, elle court vers sa cachette. Ce lieu rien qu'à elle, où sur quelques planches de bois décorées de branches fleuries, elle a élevé un autel à son ami secret.

— Me voilà, Corambé !

Face au petit monument, elle dessine de jolis gestes et murmure d'étranges paroles dont seul son confident a la clé. Puis, s'asseyant en tailleur à même le sol, elle lui ouvre son cœur :

— Il faut que je te raconte ce que grand-mère a dit ! Hier soir, elle a pu se lever, malgré ses vieilles douleurs, et s'est mise au clavecin. Tu sais comme j'aime quand elle joue et comme j'adore la musique. Je me suis cachée sous l'instrument, blottie au creux des notes pour mieux me laisser transporter. C'était magique ! Mais ça n'a pas duré... à peine a-t-elle refermé le clavier qu'elle a commencé à pester contre ma mère, dont elle avait reçu une lettre. Veux-tu vraiment savoir ce qu'elle a dit ?

Aurore lève les yeux vers la tablette en bois où les papillons tourbillonnent gaiement.

— Tu l'auras voulu Corambé ! Ce n'est pourtant pas très joli à entendre.

Aurore ferme les yeux, respire profondément.

— Elle a dit que ma mère était une femme de rien, une fille des rues. Qu'elle n'avait aucune éducation, qu'elle ne savait pas se tenir dans le monde et qu'elle ne m'apporterait que le malheur...

Le chant d'un oiseau vient se poser sur son aveu.

— Heureusement que tu es là, Corambé. Tu es mon meilleur ami. Toi, tu m'écoutes. Pourquoi faut-il qu'elle la déteste tant, moi qui l'aime tellement ! Maman me manque, tu sais... Ce que je veux c'est retourner à Paris, retrouver notre petite mansarde et l'aider dans les travaux ménagers. Tout l'argent de grand-mère ne pourra me détourner de ma mère. Aussi j'ai décidé d'en avoir le cœur net ! Il va bien falloir que Bonne maman s'explique. Qu'elle me fasse part des reproches qu'elle a contre ma mère et que je lui dise enfin ce que j'en pense...

— Aurore !

Une voix l'appelle du fond des bois. C'est Hippolyte, son demi-frère, avec qui elle partage ses heures de loisir en courant dans les champs et grimpant dans les arbres. Un baiser envoyé à Corambé, l'enfant moitié fille moitié garçon, se lance à la poursuite de son compagnon, oubliant son chagrin dans les rires et les cris.

Mais en revenant vers l'imposante demeure de Nohant, les cheveux en bataille et les sabots crottés, Aurore retrouve sa peine et sa colère. Elle sait d'avance que son allure de sauvageonne va déplaire à sa grand-mère qui aimerait davantage la voir en gravure de mode. Tant pis. Elle monte les escaliers et rentre dans la chambre de sa grand-mère, où les épais rideaux voilent la clarté du jour. Le corps étendu sur le lit semble figé dans la réprobation. Le regard plein de reproches gifle la jeune fille qui fait rouler entre ses doigts une brindille restée accrochée à sa coiffure.

— Comme vous voilà encore bien sale ! Ne vous ai-je point déjà

défendu de vous mettre dans un tel état ? Vous devriez passer vos journées à étudier plutôt qu'à galoper par les bois !

— Je m'ennuie ici quand dehors il fait si beau. Et puis, quel mal y a-t-il à vouloir s'amuser ?

— Un amusement de cette sorte est une perte de temps. Je préférerais que vous cultiviez votre intelligence, que vous la fassiez croître plutôt que de vous complaire en de telles sottises...

Le souffle de la vieille femme semble défaillir et Aurore, dont la générosité devance toujours la dureté, se précipite au chevet de sa grand-mère. Elle s'agenouille et lui prend la main pour l'embrasser.

— Bonne Maman... allez-vous bien ?

— Oui, mon enfant, reprend-elle en se redressant légèrement sur ses coussins. Mais je dois vous dire certaines vérités qu'il n'est plus temps de négliger.

Et Marie-Aurore de Saxe de se lancer dans une grande tirade. Elle fait resurgir ses souvenirs, enjolive le glorieux passé de ses aïeux, évoque sa vie et celle de son fils, le père d'Aurore, avant d'en venir à son principal sujet d'inquiétude : Sophie, la mère de la future George Sand.

— Votre mère ne pourra jamais vous offrir l'avenir auquel vous avez droit. Elle n'en a ni les moyens, ni la volonté. Elle se fourvoie à la capitale dans une voie qui lui sera fatale et dans laquelle son indignité pourrait vous entraîner à votre tour si je n'y prenais garde. Il est hors de question que vous la rejoigniez, que votre destin dépende d'elle seule et que votre futur soit compromis par sa cou-

pable conduite...

Une telle diatribe laisse Aurore chancelante. Épouvantée par ce qu'elle vient d'entendre, elle se sauve en hurlant et s'enferme à double tour dans sa chambre. Elle reste longtemps recluse, refusant toute aide, toute nourriture.

Mais, après le temps des larmes, vient celui de la fausse soumission, puis celui de la rébellion ouverte. La rage qui l'habite jaillit à tout moment et ce n'est que dehors, dans les semailles, auprès des petits paysans qui l'acceptent comme elle est, qu'Aurore trouve un peu de répit.

Sa grand-mère, épuisée par la maladie qui l'assaille et par les crises à répétition de sa petite fille, décide de l'envoyer au couvent. Elle y restera presque trois ans. D'abord furieuse, Aurore finit par prendre plaisir à cet enfermement tranquille où les leçons, les compagnes et la foi lui ouvrent de nouveaux horizons. C'est là, dans cet espace clos, que lui vient l'habitude d'écrire des poèmes, des petits textes et même un tout premier roman qui ne rencontre d'ailleurs aucun succès et finira au fond d'un poêle... Mais son calepin ne la quitte plus.

À force de recueillement et de prières, l'adolescente conçoit un nouveau projet dont elle s'ouvre à sa grand-mère dans une lettre : « La vie du couvent, contre toute attente, me plaît bien davantage que je n'aurais jamais pu l'envisager. Je pense sincèrement avoir trouvé ma voie et espère pouvoir me consacrer à Dieu entre ces murs qui me sont devenus si chers... »

Alarmée, Marie-Aurore de Saxe intervient une fois de plus. Le destin de cette enfant ne passera pas par la religion mais bien par le mariage ! Aurore doit une nouvelle fois obéir et apprendre à se résigner...

Ma chère **George Sand**